

	Uguen Jean-Marie : Né le 14-12-1868 à Guissény ; 1893, prêtre, professeur à Lesneven ; 1903, sous-directeur de Saint-Yves Quimper ; 1907, supérieur de Saint-Vincent Quimper ; 1908, chanoine honoraire ; 1919, supérieur de Pont-Croix ; 1928, curé de Plougastel-Daoulas ; 1937, maison de Keraudren puis à Leuhan ; décédé le 10-01-1938. Etude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1938 p. 67-71.
--	---

M. le Chanoine Uguen, ancien supérieur de Saint-Vincent et ancien curé de Plougastel-Daoulas

Le jeudi 13 janvier, Guissény et le diocèse ont fait à M. le chanoine Uguen des funérailles émouvantes. Cent cinquante prêtres, à leur tête Son Exc. Mgr Cogneau et MM. les Vicaires généraux, une très nombreuse délégation de paroissiens de Plougastel s'étaient joints à sa famille et à ses compatriotes de Guissény pour lui rendre les derniers devoirs ; et cette affluence, mieux qu'aucune autre démonstration, exprimait en quelle estime était tenu celui qui, comme professeur, comme supérieur, comme curé et comme écrivain breton, avait, sans bruit, fait un bien immense avec un courage et une volonté que seule une très grave maladie a pu briser.

M. Uguen naquit à Guissény le 14 décembre 1868, et reçut le prénom de Jean. Il était bien de cette race robuste de la côte Nord, dont la foi comme les bras a des muscles.

Il fit ses études au collège de Lesneven ; il se signala par les qualités solides qui font les bons élèves et les bons maîtres : esprit clair, jugement sûr, grande puissance de travail.

Ordonné prêtre en 1893, il prépara et obtint la licence en philosophie à l'Université de Rennes, et revint au collège de Lesneven comme professeur. Il fut chargé de la classe de quatrième. Il eut des cours nombreux, soixante, soixante-dix élèves ; le travail et la discipline n'en souffrirent pas. M. Uguen, dans son enseignement, allait droit à l'essentiel. Ses élèves ne couraient pas le risque de « s'égarer dans les détails sans importance, et d'oublier les règles pour ne songer qu'aux exceptions. Il les initiait à la composition française, demandant avant tout la concision et la clarté. Les résultats lurent très bons : au témoignage d'un inspecteur, ses élèves auraient pu rivaliser avec ceux de n'importe quelle quatrième de lycée.

En 1903, M. Uguen fut nommé professeur de philosophie à l'école Saint-Yves de Quimper. C'était l'époque où, sous le ministère Combes, l'anticléricalisme sévissait. La loi de 1901 contre les Congrégations était entrée en vigueur ; et les Pères de l'Immaculée-Conception de Rennes avaient dû quitter leur établissement, récemment bâti, pour être remplacés par des prêtres du diocèse.

Parmi les sacrifices qui furent demandés à M. Uguen, son départ de Lesneven doit être compté au premier rang. Il s'était attaché à son vieux collège. Mais dès qu'il fut à Quimper, il se donna tout entier à son nouvel enseignement, sachant que, en période de persécution, la meilleure façon de se venger est de se montrer supérieur.

Une nouvelle loi de spoliation le fit désigner comme supérieur du Petit Séminaire. La loi de séparation avait été votée en décembre 1905 et devait être appliquée un an plus tard. Grand et Petit Séminaire devaient être placés sous séquestre.

A Pont-Croix, l'on crut pouvoir échapper aux menaces d'expulsion, en louant l'établissement à M. le chanoine Rossi et à M. Salaun, économe, et en faisant déclaration d'ouverture d'école secondaire, sous le régime de la loi Falloux. M. Uguen fut nommé directeur du futur collège. Mais au jour fixé pour la rentrée des élèves, le 29 janvier 1907 trois cents gendarmes et un bataillon du 118^e R. I. procédèrent brutalement à l'expulsion de M. le chanoine Belbéoch et de ses professeurs.

En octobre 1907, le Petit Séminaire, sous la direction de M. Uguen, rouvrit ses portes au Likès de Quimper, et prit dès lors le nom officiel d'institution Saint-Vincent. Pendant douze ans, cet établissement qui avait été et qui est redevenu si florissant comme école primaire et comme école professionnelle, fut pour le diocèse une excellente pépinière de séminaristes et de laïques éclairés et convaincus. Le recrutement fut largement assuré. Quimper, plus central, offrait plus de facilités. Une équipe de professeurs, jeunes pour la plupart, sous la direction à la fois paternelle et ferme d'un Supérieur très aimé, obtint de magnifiques résultats.

En 1914, éclata la guerre. L'épreuve fut rude pour nos collègues privés de leurs professeurs et envahis par le Service de Santé. Saint-Vincent, sur un personnel de vingt-quatre membres, ne garda que quatre : le Supérieur, les professeurs de philosophie et de chant et un surveillant. Les trois quarts des locaux furent occupés par le Centre de Réforme et le Dépôt de Physiothérapie.

Un caricaturiste faisait dire à un soldat du front : « Pourvu qu'ils tiennent... les civils ! » Sous sa plume, ce n'était sans doute qu'une plaisanterie. Après avoir vu certains civils à l'oeuvre pendant quatre ans, l'on peut dire : c'est miracle qu'ils aient tenu. Il faut ajouter, d'ailleurs, que quelques-uns à bout de forces ont succombé, et parmi eux le meilleur collaborateur de M. Uguen, M. l'abbé François Salaün, économe.

Pendant la première année de la guerre, M. Uguen cumula avec la charge de Supérieur, par elle-même déjà bien lourde en des conditions si anormales, la fonction d'économe et de professeur. Il fit la classe aux élèves de Troisième et de Quatrième groupés au nombre de quatre-vingt-dix dans une salle très grande où de causer pendant deux heures était extrêmement fatigant. Il a fallu sa constitution robuste pour résister à un tel surmenage. Ceux qui, à cette époque, tâchaient de le seconder — et c'était à la fois des directeurs du Grand Séminaire, des prêtres mobilisés affectés au Centre de Réforme ou à des hôpitaux de la ville, des prêtres blessés qui venaient au Likès pour être réformés — tous admiraient qu'un homme put conserver bonne santé et bon moral au milieu de telles fatigues et de telles difficultés.

En 1919, le Petit Séminaire réintégra Pont-Croix. M. Uguen le dirigea jusqu'en juillet 1928. A cette date, il fut nommé curé de Plougastel-Daoulas.

Ou'on permette à l'un de ses anciens professeurs, qui vécut à ses côtés pendant vingt et un ans, de redire avec émotion ce que fut M. Uguen comme supérieur du Petit-Séminaire.

M Uguen avait les plus grandes qualités du cœur, que n'apercevaient pas toujours ceux qui ne le voyaient qu'en passant. Timide, peu causeur, il intimidait quelques-uns de ceux qui l'abordaient pour la première fois. Mais avec ses professeurs qu'il aimait et à qui il faisait entière confiance, il était le plus affable des amis, sans cesser, pour autant, d'être le plus respecté et le plus estimé des Supérieurs et le plus écouté des conseillers.

Il avait l'âme ouverte à toutes les beautés de la nature, des arts et de la littérature ; mais il détestait qu'on exprimât son admiration en longues phrases prétentieuses. Lui se contentait d'une simple exclamation : est-ce beau ! ou plus souvent gardait le silence ; et si un bavard, devant un beau paysage, un vitrail, une poésie délayait ses impressions en formules prétentieuses, il lui lançait un sec « admire et tais-toi ! »

Il a fourni une somme de travail invraisemblable.

Comme Supérieur, il voyait de près tout ce qui se passait dans la maison, et les élèves le savaient bien. Quand un professeur, malade ou absent, ne pouvait pas faire classe, M. le Supérieur le remplaçait. Il enseignait le breton dans toutes les classes, et parfois prenait plaisir, semble-t-il, à jongler avec la difficulté, en traduisant d'aussi près que possible des pages de Bossuet, de Racine ou de Victor Hugo.

Il s'absentait souvent le dimanche, appelé pour prêcher dans les pardons, pour parler dans des réunions d'Action catholique, ou pour organiser la croisade contre le fléau de l'alcoolisme.

Dès qu'il disposait d'un moment, il se livrait à ses études du breton ; ou, plus exactement, il prenait sa plume, et sans effort apparent il traduisait lettres pastorales, annales de la Propagation de la foi, imitation de Jésus-Christ, missel, vie de Notre Seigneur, etc..., il écrivait d'innombrables articles pour *Feiz ha Breiz*, *Buhez kristen* et pour le *Courrier du Finistère*. A moins d'avoir soi-même tenté un travail semblable, il est impossible de se faire une idée du mérite d'une telle œuvre ; mais ce que tous comprennent, c'est le service rendu aux fidèles et tout autant aux prêtres qui, pour leurs catéchismes et leurs sermons, ne disposent que d'un vocabulaire breton extrêmement maigre. Le breton de M. Uguen, à défaut d'exceptionnelles qualités littéraires, a le grand avantage d'être compris dans toutes les parties du diocèse et même dans les diocèses voisins. Quand il fut chargé de traduire le petit catéchisme pour enfants de sept à neuf ans, il demanda la collaboration de quelques-uns de ses professeurs qui étaient de la Cornouaille ou du Tréguier. Pour répondre à son désir, ceux-ci lui signalèrent certaines expressions qui seraient difficilement comprises dans telle région, et proposèrent d'autres termes plus courants. Mais lorsque ces professeurs furent réunis pour arrêter un texte définitif, bien vite ils tombèrent d'accord que la traduction de M. Uguen se révélait la meilleure pour l'ensemble du diocèse.

M. Uguen a, pendant plus de vingt ans, largement contribué à former une génération de prêtres qui, actuellement, exercent une action efficace à travers tout le diocèse et dans les missions. Des centaines de prêtres ont appris de lui ce que doit être l'action sacerdotale en ces temps troublés. Par sa bonté, par sa piété, par son activité, il fut pour tous un modèle. Il nous laisse, dans ses nombreux livres bretons, de bons instruments pour la diffusion des vérités chrétiennes. Et son influence ne fut pas moins grande sur les anciens élèves de Saint-Vincent restés dans le monde. Si beaucoup d'entre eux sont devenus des auxiliaires précieux du clergé dans leurs paroisses, ils le doivent quelque peu, sans aucun doute, aux bons conseils de leur ancien Supérieur.

Nommé curé de Plougastel-Daoulas, M. Uguen, déjà âgé de cinquante-neuf ans, eut à s'adapter au ministère paroissial. A vrai dire, tout l'y avait préparé, ses nombreuses prédications, une grande habitude du confessionnal, une connaissance approfondie de l'âme bretonne et des mœurs paysannes. Il fut accueilli avec enthousiasme par la chrétienne et sympathique population de Plougastel. Pendant neuf ans, il y a travaillé sans relâche, ne négligeant aucune forme de l'apostolat moderne. Il savait toute l'importance de l'enseignement libre ; et pour assurer l'éducation religieuse à un plus grand nombre d'enfants de la paroisse, il n'hésite pas devant les frais considérables de la construction d'une école de hameau ; il recruta de nombreux élèves pour les collèges ecclésiastiques.

Les paroissiens apprécièrent bien vite le zèle éclairé de leur pasteur, la sagesse de ses conseils ; et dans maintes occasions montrèrent à quel point ils lui étaient attachés. M. le Directeur du *Bleun-Brug*, reconnaissant à M. Uguen des services rendus à la cause bretonne, avait choisi Plougastel pour le congrès de 1937. M. le Curé se faisait d'avance une joie d'apporter à une œuvre qui lui était chère tout son concours pour donner à ce congrès un éclat et un retentissement jamais égalés. Ses forces le trahirent. Se sentant incapable de remplir tous les devoirs de sa charge, il offrit sa démission et à force d'insistance finit par la faire accepter.

Quelques semaines avant sa mort, il écrivait à l'un de ses anciens professeurs : « il n'est pas bon que l'arc soit toujours tendu ». Oui, sans doute, il ne s'était pas assez ménagé. Dieu lui a accordé le repos dans la lumière.

Son souvenir est de ceux qui, pendant des siècles, se perpétueront dans notre Bretagne. Tant que sera parlée la langue bretonne, le nom de M. Uguen sera sur les lèvres des Bretons et sera béni par eux.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 04/02/1938 p. 67-71.